

## Portrait de l'auteur en Belgique avec un cheveu dans la main

François Hébert

Volume 26, Number 6 (156), December 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31206ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Hébert, F. (1984). Portrait de l'auteur en Belgique avec un cheveu dans la main. *Liberté*, 26(6), 77–88.

FRANÇOIS HÉBERT

# **PORTRAIT DE L'AUTEUR EN BELGIQUE AVEC UN CHEVEU DANS LA MAIN\***

*Tu es chauve et tu te comportes comme un gamin.*  
Jacques Sojcher

Que mes trente-huit ans ne vous abusent, je suis très vieux, ça y est il va encore nous parler de lui-même, vous voyez que mon crâne se dégarnit à vue d'œil, et même je me sens souvent déjà mort en ce sens qu'incapable à la vie, inerte et comme disloqué, et c'est surtout en ces occasions malheureusement privilégiées que je prends la plume, pour renaître tant soit peu, revenir à moi-même, me défaire de tout ce qui me tue, l'affaire on le voit est un peu macabre, sinon drôlatique, en ce sens, dis-je, dit-il, dit mon écho, mon démon, mon lecteur, que je ne sais pas vivre, me contentant d'habitude de faire semblant de manger et de dormir, d'aimer et de travailler, de servir la société et d'éduquer mes enfants, en ce sens que je ne suis ni n'ai plus rien, presque plus rien, que je suis presque totalement dépourvu de raisons de vivre et même d'écrire, désespéré, l'âme d'un noir plus noir que le noir de l'encre de mon stylo ou des imprimeurs, plus noir encore que la nuit la plus noire, car une nuit peut toujours être trouée par la lune ou par l'œil de braise d'un siamois ou par l'allumette qu'on gratte pour

s'anesthésier en grillant une cigarette, car toute nuit est matérielle et mon noir ne l'est pas, qui semble transcender les choses, les brûler instantanément, les carboniser plus vite que l'éclair, les voir dans la nudité de leur néant, les choses, toutes les choses, cause toujours dit mon lecteur, mon alter ego, toutes les choses, de la culture et de la nature, pas moins la pluie et les pierres et les galaxies que les bipèdes que nous sommes, fugaces et prétentieux, moi compris, tu parles, mais quand j'étais jeune, toute la lumière n'avait pas encore été faite sur cette sombre affaire, la vie, sa vie, sur ma nuit, et j'aurai cru souvent, comme chacun j'imagine, comme beaucoup d'adultes qui n'en sont pas encore revenus, qui vises-tu, et grand bien leur fasse, j'aurai cru à l'amour, même malgré ses déceptions, et à l'amitié, même après des trahisons, les miennes autant que celles des autres, et cru à la fidélité et à l'honneur et à la sinistre droiture et à toutes ces nobles valeurs, hélas trop humaines, par lesquelles des simulacres de liens s'établissaient entre nous, dans la famille, à l'école et au travail, dans la joie comme dans la douleur, et je me suis mis à écrire, peut-être pour cela, pour sauvegarder une sorte de foi en l'homme et en ses pompes, pompeux toi-même, qui déjà, je devais avoir dix-sept ans, commençait à vaciller, à écrire donc, peut-être pas non plus pour des motifs aussi nobles, sans doute également par peur, par égoïsme, par ambition, voulant devenir riche et célèbre, bref pour des raisons personnelles, en tout cas je me revois, allons-y d'une confiance, c'était l'hiver quelque part dans les Appalaches américaines, par une nuit très froide, romantique, belle-ment étoilée, alignant des mots, comme pour la première fois, dans la mesure où ils allaient s'allier, s'agencer, rimer, créer d'inédites correspondances, bref je commençais des poèmes, je m'exprimais tout en m'imaginant, dans la petite chambre de l'hôtel du lac Placid, entouré d'âmes sœurs, de mes semblables, de mes frères et sœurs en littérature, choyé, adulé, caressé, aimé, compris, voire envié et obéi, comme un empereur ou un général, mais bon et qui n'eût

forcé la main à personne, eût instauré la communauté des vivants dans les remparts de la poésie, sans idée très claire cependant de l'ennemi qui rôdait hors les murs, de ce qui nous menaçait, des forces qui plus tard me feraient capituler, le temps, le monde et la mort, redoutables adversaires, invincibles et impitoyables, contre lesquels pendant des années, bravement et lamentablement, je me serai insurgé, me barricadant dans mes illusions, lançant parfois mes troupes malingres à l'assaut de ces trop réels moulins, mais toujours le grain était moulu à la fin, mes mots broyés par la meule, jusqu'à ce que je rende non encore l'âme mais déjà souvent le corps, hissant le drapeau blanc de la page, rendant mes mots à qui de droit plutôt qu'à quelque lecteur aussi vulnérable que moi, à Dieu si vous voulez mais ce n'est encore qu'un mot lancé dans la mêlée, comprenant enfin, après nombre de brouillons publiés ou pas, des nouvelles ici et là, un roman par ci, un essai par là, du théâtre, de tout et de rien, que tout ce qui est donné doit être rendu, que tout meurt, que si tout meurt tout est déjà mort, et que là, paradoxalement, gît le secret de la vie, là, dans la certitude, la seule que nous ayons, de la mort, de l'annihilation sans retour de tout ce qui compte pour nous, de nous-mêmes aussi, avec nos projets et nos œuvres, notre grandeur et nos lâchetés, prise de conscience qui, on le comprendra peut-être, m'affecta considérablement, marquant ma vie au fer rouge de l'échec, non pas seulement d'échecs relatifs et remédiables, mais de la faillite sans rachat, entière et définitive, que m'apprirent ou me confirmèrent des auteurs comme Kafka, Poe, Lowry, Sabato, auxquels je m'identifiai, ou à leurs personnages, lecteur moi-même, en disant cela veut-il passer pour leur égal, au point que je vécus très mal, rien n'étant dès lors permis, tentant de lutter contre cela certains jours, mais d'autres fois cédant à tes démons, transfuge de la vie aidant la mort à faire sa besogne, en se tuant au petit feu de la paresse ou de l'alcool ou du découragement ou de la facilité ou des distractions, tenté par toutes les subversions à ma portée mais autant, tout étant

égal, par diverses collaborations, compromissions, trahisons, déchiré en somme comme dirait l'autre entre Eros et Thanatos, entre moi et non-moi, pâle et tardif avatar d'un Hamlet qui n'aurait jamais rencontré son auteur, imbu autant que haï de soi, s'asticotant sans cesse, un pied dans la tombe et l'autre ailleurs mais où, confus, irrésolu, ça se voit, très seul assurément, regarde pourtant devant toi, mes appels les plus profonds n'étant jamais entendus, parle plus fort, en ce cachot qu'est le monde, cette oubliette en trompe-l'œil, et je devins moins un opéra fabuleux qu'un cabinet des horreurs, chacun de mes désirs devint un automate, une figure de cire au musée où je me démultipliais, moi, vaste palais des miroirs comme disait l'autre, peep show pour faire plus moderne, je me voulus persécuté, hypocondriaque à mort, me sauvant et me damnant comme un schizophrène, m'enracinant dans l'exil, m'exilant dans mon identité, éprouvant manies et dépressions, cherchant comme Job la porte du ventre de ma mère, arrêtez la terre je veux descendre, fumant pipe sur pipe en m'y consommant symboliquement, etc., etc., mais petit bourgeois comme devant, cher ami, travaillant à tes œuvres complètes, portant cravate et souriant aux amis comme aux imbéciles, bien ou mal vu peu m'importait, tout cela pour rire finalement, vu l'impasse, est-ce qu'il va finir par parler d'autre chose que de lui, de moi par exemple, vu le noir en moi et autour de moi, ma confusion, mes gouffres, l'abîme ouvert à mes pieds, dans lequel je sombrais et ne sombrais pas, mon abîme, intérieur surtout, moi, creux comme pas un, voyageur sans corps traversant maintes frontières, maintes réalités, maints fantasmes, traversant traversé, fantôme parmi nous les vivants, revenant capable de nous hanter parfois, comme ici, maintenant, ou ailleurs, avant ou après, par ma voix ou par ma plume, à peine plus réelles que moi, qu'on leur accorde quelque crédit ou pas c'est du pareil au même, mon isolement était quasiment total, je vécus mon autisme jusqu'à la lie, ma maladie jusqu'à ta contagion, ô lecteur, ma mission jusqu'à

ton éviction, ô lecteur, moi l'envoyé sur terre, crut-il, de Dieu, d'un dieu noir, grand coupable, céleste bandit, notre père qui êtes odieux, parole de mort, en vérité fausse, lourde d'aucun poids, cri figé, souffle nul, des textes me vinrent comme un corps transpirerait, ceux d'un possédé au verbe délirant, plus ou moins délibérément débridé, d'un possédé qui était en réalité un dépossédé, mon royaume pour le cheval qui connaîtrait le chemin et la destination, la vie ahanait péniblement en moi, écrire ne devint plus autre chose que hennir, cheval parmi les hommes mais encore homme parmi les chevaux, étrange étranger, sans plus de parents ni d'amis ni de femme ni d'enfants, malgré l'évidence contraire, d'aucun pays, en transit quelque part, encore d'Europe et déjà d'Amérique, détenteur d'un passeport canadien, faux papier, vaguement québécois par les racines et le tronc et les fruits de mon cœur, paysan de Montréal, propriétaire d'une maison sise en la municipalité d'Outremont, faits que je ne pouvais nier mais dont je n'avais cure, presque pas en tout cas, étant loin de tout cela quand j'écrivais, de plus en plus loin, et tout près en même temps sans doute, dedans et dehors à la fois, the no man's land of this man, toujours la mort vous voyez, chaque fois je vais mourir, chaque fois tu trépasses effectivement, chaque fois il ressuscite, et je m'étonne de me retrouver à peu près intact, intérieurement toujours blessé à mort toutefois, condamné à ne plus écrire d'autres textes que mon testament, l'écrivant et le réécrivant, y raturant des passages, l'augmentant d'ajouts, selon que je perdais des biens que la veille j'avais légués à quelqu'un, que le jour même j'en acquérais d'autres et cherchant le cas échéant un nouveau légataire, une métaphore de mon lecteur bien sûr, écrire comme vivre étant mourir et tout l'art consistant à découvrir puis à bien mesurer tout cela, ou tout à cette aune, puis à le transmettre, curieux don en définitive que celui-là, du mort qui ne lègue rien que sa mort, pas de biens, pas de messages, seulement son indicible et ultime nudité, pourvu que ce ne soit pas à des porte-manteaux, mais finissons-en

une fois pour toutes avec moi et démontons les derniers mécanismes de mon ancien optimisme en mettant les dernière touches de noir au noir déjà assez noir de mon âme, tout en sachant que personne, et à juste titre, ne me saura gré de ma méchanceté, affirmons que l'amour est nul et non avvenu, inutile et souvent nuisible, au donneur comme au receveur, un gigantesque quiproquo, un imbuvable philtre, mais qu'est-ce qui t'arrive, et l'amitié aussi, là tu vas un peu loin, tu n'en penses rien, et que et que et que, pour en venir à ceci que la littérature, la mienne, je ne parle jamais que de moi, de vous je ne sais presque rien, n'a que faire des bons sentiments, sincérité et altruisme, à peine s'intéresse-t-elle d'ailleurs aux mauvais, consciente de pouvoir se tromper à leur sujet, infiniment incertaine de la ligne qui distingue le bien du mal comme le beau du laid et le vrai du faux, si je suis souvent tenté par le mal, le laid et le faux, c'est pour éprouver leurs contraires convenus, je ne descends évidemment pas en ces enfers pour y rester, puissé-je cependant remonter, prudence et circonspection, revoir le jour, ma femme et les enfants, mes amis et même mes ennemis, au terme de ces expériences, nécessaires et pénibles, pour toi, oui pour moi seul, menées avec une authentique duplicité, pas souvent publiables, pas faites pour ça, pas écrites pour autrui mais pour moi d'abord, moi cet autrui premier, jusqu'où ira ton narcissisme, charité bien ordonnée ensuite on verra, quand tout sera au point, je veux dire quand moi ce ne sera plus moi ni personne, quand ce sera un peu tout le monde, quand le plongeur aura ouvert l'huître et trouvé la perle, quand le marcheur aura foulé l'herbe de ses pieds nus et senti la délicate fraîcheur de la rosée matinale, quand j'aurai des ailes et que je prendrai mon envol, on voit par ces dernières images que l'auteur a encore quelque avenir malgré ses trente-huit ans, je reste enfant malgré ma conscience de centenaire et mes reins fatigués, moi, conçu au début d'août 1945, pour le Christ auquel je ne me compare que pour le contraste il y avait l'étoile des mages, tandis que pour moi sur

Hiroshima descendait la bombe atomique, mes parents ne peuvent pas me recommencer, moi, tout petit agglomérat de molécules pas plus belles ni plus laides que celles dont toute pierre, toute eau, tout arbre peuvent se désoler ou s'enorgueillir, tout quadrupède et tout volatile en ce bas monde, l'auteur se fait ici lyrique, monde dont je ne cherche pas à me distinguer ni par ma vie ni par mes œuvres, ni non plus dans lequel je veux me fondre, cela étant inutile, puisque j'y suis et que j'y resterai dans les siècles des siècles, que j'y suis depuis toute éternité, depuis que l'un est devenu deux, puis trois, puis mille, puis des milliards de milliards, en un mot l'univers, cet incomparable feu d'artifices, ce chapelet de planètes, cette spirale de jours et de nuits, moi la partie incongrue de ce tout, moi qui, quand je pense à moi-même, emprunte au tout ses syllogismes et ses images, me vois en tant qu'infime partie de l'infini, pour ainsi dire à travers les yeux du soleil et des nuages, du désert et de la lune, du lynx ou de la truite, et les yeux de vos yeux, ô lecteurs qui êtes mes lunettes, et puissent un jour tous nos regards converger, ouvrant la montagne dont ils sonderont l'intérieur, l'illuminant, se croisant et se reconnaissant enfin, annulant la nuit de la matière, rachetant notre monde et notre misère, étincelles mystiques, l'envers de mes mots, l'esprit de la lettre, ce feu sacré, entretemps dans l'athanor l'inexistant monde pourtant se consume bel et bien, regardez vos montres si vous ne me croyez, en cet automne-ci comme en l'automne perpétuel qu'on appelle la vie, qu'on pourrait tout aussi bien renommer la mort, qu'il faut cependant continuer de nommer la vie, parce que c'est et pour que cela soit en fait un printemps perpétuel, simultanément neuf et vieux, n'est-il pas connu qu'à la fois le temps tombe et monte, et que mystérieusement la cause est l'effet et l'effet la cause en un espace-temps surmonté, et le lecteur devient l'auteur et l'auteur le lecteur, au sommet de la montagne que je gravis, la fin y épousant le commencement en des noces sans fin, toutes centrales et rayonnantes, m'offrant enfin, si j'y parviens, une

perspective, me redonnant une vie et une voie à suivre, mais de l'autre côté de la mort, les scarabées alors cessant de m'éviscérer, me présentant leurs excuses, c'était une blague que votre mort, cher ami, n'en faisons pas un drame, mon dieu est-ce que je reviendrais de la lune et du soleil comme ce cher Cyrano, en passant par la Nouvelle-France, de là où le temps ne passe pas, où ma montre aurait brûlé, fondu comme dans une toile de Dali, où l'on ne connaît ni le jour ni la nuit ni les marées ni les rosées ni les fleurs, ni à vrai dire rien de ce que nous voyons ici, mais seulement quelque matière première à l'état incandescent, ou quelque pur liquide, mercuriel, notre sang cette lave, notre corps cette grotte, nos membres ces branches, notre esprit cette chauve-souris, dites-moi donc d'où me vient cette mémoire de l'origine sinon de l'origine même, roi blessé, hache fendue, certaine parole muette qu'en mes mots je traque parce que tout ce qui n'est pas elle me harcèle, veut ma vie, ma mort, comme si cela se pouvait que l'adversaire m'obtienne, il se leurre, je ne suis presque plus personne, je lui coulerai entre les doigts comme du sable très fin ou de l'eau, ma mort ne sera un butin pour personne, je casserai mon stylo comme Roland son épée en rendant l'âme, à qui de droit comme je l'ai dit, je ne veux rien laisser si rien ne m'a été donné, aussi écrire des romans, être édité, avoir un monument et même tout simplement être lu, cela ne me chaut, mais pour être tout à fait honnête, cela t'émeut encore un tout petit peu, dans les recoins où se tapit ce qui te reste d'amour-propre, ce monstre, il est difficile d'en finir avec soi-même, cette poignée de cheveux, ce tas de petits secrets, la tâche n'en est pas moins urgente, l'auteur vous fera grâce de l'énumération de ses qualités et de ses défauts, ces valises que nul, sachez seulement que, mais que veux-tu dire au juste, l'indicible peut-être, le scandaleux indicible comme dit l'autre, pas la vie ni la mort ni les gens ni l'histoire, et surtout pas la société, ce veau moderne, avec ses quatre pattes qui ont nom progrès, science, bêtise et communication, mais ce par quoi tout est, et

qui n'est forcément rien, Dieu si vous voulez qu'on nomme ainsi ce chas, toute création humaine, artistique ou littéraire ou autre, étant seconde, comme une perruque, n'étant que le reflet de la première, par laquelle nos œuvres deviennent possibles, surgissant comme des lapins du chapeau de l'invisible prestidigitateur, moi je ne suis pas magicien bien sûr, loin de là, seulement conscient de n'être pas beaucoup plus qu'un lapin, chers amis, hypocrites auditeurs, mes semblables, mes lapins, bon on ne m'invitera plus dans les colloques, je n'ai que cette longue phrase à dévider, je ne suis pas un champion du métalangage, moi, je ne suis qu'un mauvais écrivain, doublement mauvais, devant les foules et devant l'absolu, m'exprimant en un infralangage comme au bain un forçat casse des cailloux, je ne vois pas la trame, la structure absolue, la fin de ma peine, où est la clef de mon chant, si ma mère est morte qu'est devenue ma langue maternelle, par qui et pourquoi a-t-il été vaincu le pays de mon enfance, là où tout était simple et la littérature inutile, et quelles troupes mobiliserai-je pour reconquérir cette ville incendiée, mes cheveux tombés, cette forêt déboisée, pour réaliser en un mot l'impossible, qui est certainement moins absurde, encore qu'utopique, que le proliférant possible qui s'accomplit de jour en jour, rendant encore plus impérieuse en même temps que dérisoire la tâche de le constater, au nom de rien, d'aucune cause, de la pure vacuité de l'être, que masquent ses ornements, le corps, le cœur, les idées, tout cela incarné, ridicule comme un ongle, et mortel, friable et peu fiable, tout serait bien qui finirait bien si quelque chose, une seule fois, finissait vraiment, or cela n'arrive jamais, tout se prolongeant toujours et se métamorphosant, rien jamais intègre, tout se corrompant, je dis une chose vous en comprenez une autre, et même si le très mince espoir de quelque communion luit dans notre nuit, la vérité, vous le savez, c'est que tout nous aliène, nous change, nous déporte, nous emporte loin de tout havre, notre peau mue, nos cellules se refont constamment, vous n'êtes pas qui vous étiez, qui

vous serez, et que dire de la langue, les pronoms personnels sont une supercherie, fixation et mégalomanie, les poux de la pensée comme disait l'autre, les substantifs sont peu réalistes, un morne tas de cailloux, un anarchique bataillon de blocs erratiques désœuvrés depuis la fonte des glaciers et les érosions des millénaires passés, les pierres vivent et bougent aussi bien, évoluent, naissent et meurent et pensent à leur façon, et quant aux verbes, quant aux admirables verbes, comment ne pas être néanmoins abasourdi, même s'ils paraissent plus mobiles, devant leur inanité, leur inertie, ils sont toujours à côté de la question, du plein de l'être, ils sont la trompeuse quiddité du mouvement, si j'ai faim que me fait le verbe *manger*, sinon presque vomir, et de quoi nous parle le verbe *aimer* si la chose ne s'est jamais vue, en fin de compte l'œuvre profonde ne s'écrit-elle pas à partir de ce qui précède une langue, toutes les langues, à partir de quelque chambre obscure, maternelle, prénatale, métaphysique, que freudiens, lacaniens et autres ont sondée, mais en négligeant trop souvent de l'arpenter avec les instruments traditionnels, hautement sophistiqués, cohérents, précis et synthétiques, ceux des théologiens, plus forts que les historiens qui ne sont que les prophètes du passé, les théologiens dis-je, théoriciens émérites du passé comme de l'avenir, pourvu qu'ils soient en même temps des penseurs et des rêveurs, grâce auxquels le monde fait sens, la communion redevient possible, les symboles coïncidant avec un réel qui n'évacue pas le sujet, l'habitant et l'englobant, l'univers se réunifiant, la sauce est liée, chacun n'est plus un grumeau mais ressemble à tout le monde, c'est l'harmonie, nonobstant race, langue, religion, idéologie, famille et patrie, fortune ou maladie, chacun reconduit au centre du fleuve universel, où la source ne se distingue plus de l'embouchure, ni une rive de l'autre, ni le lit de l'eau du lit du ciel, lieu mythique, essentiel, mont analogue, montagne magique, mont royal, mont joie que tout auteur et tout lecteur, dans leur dialogue, par lui et plus loin que lui, cherchent et

trouvent, perdent et recherchent dans une longue quête qui n'a d'autre fin que son origine, j'écris ainsi la main dans le feu et l'eau de mes mots, la main tendue à rompre pour prendre et serrer la tienne, ô lecteur, qui est aussi la mienne, que tu me donnes quand je te donne la mienne, politesse oblige et charité aussi, charité dont les riches ont le plus grand besoin, l'auteur se fait ici moraliste, aussi les auteurs prendront-ils soin de se faire pauvres, très pauvres, le plus possible, non de livrer seulement leurs mots mais leur peau aussi, leur vie et leur mort, tout d'eux, de se faire leurs propres spectres, leurs anges gardiens, leurs doubles anticipés, semblables à leurs héritiers, de sombre corps et âme dans le miroir de l'œuvre, de mourir à l'œuvre comme Molière sur scène, belle parabole, de s'y sacrifier, immoler, pour notre rédemption, souvenons-nous de Villon qui, mort et becqueté par les oiseaux, ne demandait pas qu'on le lise mais qu'on prie pour lui, Artaud pour sa part, à Rodez descendu si loin dans sa solitude, ne nous est-il pas proche par cette distance même, quant à Laurence Sterne qui affectait de ne pas donner un liard de l'opinion des gens, ne s'en souciait-il pas au plus haut point, cependant toujours conscient de la vanité de la pensée et de la parole, de l'abîme sur lequel repose la littérature, vide dont nous parlent souvent mieux les religions et les philosophies, avec les ressources, notons-le, de la littérature précisément, cet ersatz de quelque pain mystique, de la parole perdue, mystérieusement audible parfois dans le commun murmure qui accompagne à la fois le grattement de la plume sur le papier, quand l'auteur, seul avec lui-même, dans son silence intérieur, tente de réinventer la parole, de la traduire et de la transcrire, la trahissant ou la transmutant, ce même murmure qui accompagne aussi le lecteur dans le silence parallèle de son logis, rejoignant les bruissements que font, dans sa tête et dans son cœur, les mots qu'il lit, allons plus loin, qu'il mange et qu'il respire, qu'il assimile comme on ferait sien le corps d'un dieu, l'œil de la lettre comme dit Claire Lejeune, l'œil et la lettre indissolu-

blement liés en l'œuvre, comestible et vivifiante, comme toute nourriture en somme, celle que nous mangeons et celle que nous sommes par notre mort, la nourriture des dieux, de ces mêmes dieux qui nous nourrissent d'eux, dont nous sommes donc, et la boucle ici se boucle, du moins en théorie, sinon dans la pratique, si variable en ce qui me concerne, toujours marquée au coin de mes lacunes, rechutes d'orgueil ou de désespoir, paresse ou impatiences, extases ou apathies, ma vie a des soldes et des déficits, elle hésite, alterne, balance, monte ou descend, je suis un autodidacte avec un mauvais maître, j'apprends bien lentement, je ne suis pas un dieu bien entendu, mais je ne pourrai plus jamais oublier que je l'ai déjà été, que j'ai cru cela en tout cas, que j'ai failli l'être, glorieuse blessure, mal cicatrisée cependant, mais j'ai assez parlé de moi, s'il vous plaît puis-je être vous, déliré devrais-je dire, docteur en égotisme non moins que votre humble serviteur, un docteur malade de sa solitude, un docteur qui s'administre assez régulièrement les antibiotiques que sont ses œuvres, remède ou poison jugez-en, je reste l'enfant de mes œuvres, l'enfant qui justifie les moyens, l'enfantôme comme dirait l'autre, sort-on jamais de soi, y pénètre-t-on jamais, disons qu'au lecteur, en tremblant, mince et immense don, j'offre un de mes cheveux tombés, qu'il en rie ou qu'il en pleure, le lecteur, c'est lui en moi qui parle, dont je parle et à qui je parle, moi que j'aime et lui qui me tue, lui qui me crée, moi qui me hais, et pour frapper une formule finale, vaguement compréhensible, que je vous offre avant d'expirer, tout ce que je veux dire, c'est à qui je parle.

---

\* *Texte lu au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles le 15 septembre 1984 dans le cadre du colloque «L'écrivain et son public» réunissant des écrivains belges et canadiens.*